

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 24, AV. DUQUESNE, PARIS 7° - 01 53 69 00 25

Les résistances française et allemande et l'Europe



Plusieurs publications récentes rappellent le calvaire que vécurent les Allemands qui se sont opposés à Hitler de 1933 à 1945. Citons d'abord notre confrère *Le Déporté* (n° 524, février 2001, pp. 5-15) qui vient de consacrer un long et excellent article « Les Résistances en Allemagne » par J.-P. Renouard et S. Moalic ; citons la traduction d'un gros livre de Günter Weisenborn, des années 50, *Une Allemagne contre Hitler*, citons encore, sous le titre *Tous les Allemands n'ont pas un cœur de pierre* (éditions Liana Levi, 2000) les souvenirs d'une Allemande, Marie Kahle, dont toute la famille fut persécutée pour avoir simplement aidé ses voisins juifs à réparer leurs magasins vandalisés après la « Nuit de Cristal » de novembre 1938.

Cette convergence de rappels de ce que fut la lutte sans espoir des démocrates allemands devrait montrer à nos gouvernants qu'il existe, en Allemagne et en France, des valeurs communes, valeurs prioritaires pour la construction d'une Europe où le souci des droits de l'homme et de l'esprit de solidarité sociale serait plus fort que l'affairisme et l'appétit d'argent, Europe qui serait enfin dotée d'une constitution claire et démocratique.

Les derniers « sommets » européens ont confirmé l'impression que nos dirigeants ne parvenaient pas à concevoir l'Europe autrement que comme un marché. Ce n'est pas pour cette vue mercantile de l'Europe et du monde, pour une si misérable – et dangereuse – « Weltanschauung », que les résistants de France et d'Allemagne se sont battus et que quantité d'eux sont morts dans d'indicibles souffrances. Il serait grand temps de donner à l'Europe un idéal convaincant.

A.-P.-V.

Assemblée générale du 22 mars 2001 (suite)

L'Aventure d'un Français Libre

par le général

Alain de Boissieu

(suite)

Geneviève de Gaulle Anthonioz nous a présenté son célèbre cousin Alain de Boissieu, l'un des 186 évadés d'un camp de prisonniers de guerre, à nouveau prisonniers des Soviétiques. Ils réussissent à se faire libérer et, avec des Anglais, des Belges et des Canadiens ils ont donc pu recommencer à combattre et à vaincre, au Spitzberg « la première fois où ils ont mis les pieds sur la terre ferme ».

Nous avons suivi le général de Boissieu en retenant notre souffle, à Londres, dans les actions « de diversions » menées à Bayonne, à Dieppe, puis à travers plusieurs continents... Il rejoint enfin le général Leclerc et sa 2^e DB. Nous le retrouvons après la libération de Paris et l'arrêt de la 47^e division allemande à hauteur du Bourget...

Alors après Paris, quelle décision prendre pour la 2^e DB ? Le général de Gaulle a convoqué Leclerc et lui a dit qu'il avait été tellement régulier pour Paris qu'il le laissait choisir : ou bien il restait dans l'armée américaine ou bien il passait à la Première Armée du général de Lattre. Etant donné que nous nous entendions bien et qu'il y avait « le serment de Koufra », Leclerc s'étant engagé à Koufra à ne déposer les armes que lorsque les couleurs flotteraient sur la Cathédrale de Strasbourg, il a carrément dit au général de Gaulle : *J'ai pris un engagement vis-à-vis de l'Histoire, donnez-moi la possibilité de le réaliser* et le général de Gaulle lui a redit : *Vous avez été tellement fidèle pour Paris que, s'il le faut je vous aiderai pour Strasbourg.*

Nous sommes partis avec les Américains avec notre XV^e Corps d'Armée dans une mission générale qui nous convenait parfaitement. Nous étions de la 3^e armée du général Patton, donc nous allions en direction de l'Est, sur un terrain où il n'y avait personne à nos côtés, donc nous pouvions manœuvrer. C'est comme cela que nous sommes arrivés à proximité de Vittel et par la Résistance nous avons su que dans

Vittel il y avait je ne sais combien de femmes internées dans les grands hôtels, parmi lesquelles des anglo-saxonnes et d'autres. Le général Leclerc a dit : *Les Anglais nous ont si bien reçus et les Américains ont été si coopératifs, on change un peu la manœuvre, on prend Vittel.* Et on a pris Vittel, c'est Massu qui a eu cet honneur.



Le Capitaine de Boissieu, commandant la 3^e Cie du 501^e régiment de chars, en route en Alsace. Photo Ville de Paris, Mémorial du Maréchal Leclerc, Musée Jean Moulin.

A peine étions-nous sortis de Vittel que la Résistance locale nous disait : *Attention ! Il y a deux brigades blindées allemandes avec des chars tout neufs qui sont arrivés par train jusqu'à Raon-l'Étape, alors à partir de maintenant cela va être difficile.* Et le général Leclerc, poussé par ses adjoints, disait : *On continue, du moment qu'on est flanc-garde on doit protéger les Américains contre toute attaque même si on est peu nombreux sur un terrain qui est défavorable.* Leclerc a continué comme cela jusqu'à Dompierre et, à peine avions-nous franchi les limites de Dompierre que nous apprenions par nos piper-cubs qu'une des brigades était à la limite de la forêt prête à nous contre-attaquer par le sud.

Le général Leclerc n'avait qu'un groupement à sa disposition à ce moment-là. Il y en avait un autre qui était à Troyes et le troisième sortait de Paris, donc nous allions affronter une brigade blindée toute neuve avec un tout petit tiers de la division. Le général Leclerc a tout de suite pensé, après l'expérience qu'il avait eue à Ksar-Rilane dans le sud tunisien : *Il faut faire appel à l'aviation d'attaque.* Vous savez que l'aviation munie de canons et de roquettes est le meilleur anti-char qui soit et à Valley-le-Sec qui était son P.C. avant, le général Leclerc m'a dit : *Boissieu, il faut faire passer une demande d'appui-feux pour quatre ou cinq missions demain à partir du petit jour de façon à pouvoir rétablir la balance avec les Allemands.*

Toute la nuit j'essaye d'avoir le P.C. arrière qui était à plus de cent kilomètres. Rien à faire, la radio ne marchait pas. C'était trop loin. Alors là, un officier transmetteur des fusiliers marins m'a dit : *Mon Capitaine, si vous transportiez votre gros camion transmetteur sur la crête, de là on pourrait avoir le P.C. arrière.* Je lui ai dit : *Oui, mais je n'ai là que des chars légers, je n'ai pas de char assez puissant pour traîner ce gros camion jusqu'à la crête.* Alors il m'a dit : *Moi je vais faire cela avec un de mes tanks destroyers et ce marin, qui était de Madagascar, qui avait rallié après mon intervention au lycée, m'a rendu la pareille.* Arrivé sur la crête j'ai eu le P.C. arrière par radio et j'ai demandé au Chef d'Etat-Major de passer la commande pour l'appui aérien Feux de quatre missions, éventuellement cinq demain. Eh bien, au petit jour, on a vu arriver les huit premiers avions, qui se sont succédés littéralement de deux heures en deux heures et nous avons mis en l'air soixante et un blindés allemands en coopération avec nos chars, nos canons et nos tanks destroyers...

Quand le message est arrivé à la troisième armée Patton, tout l'Etat-Major a dit : *Ces Français sont bien gentils, mais quand même soixante et un blindés !* Le général Patton ne s'en laissait pas conter. Il a pris un piper-cub avec un officier photographe, il a fait photographier le champ de bataille, et il est rentré le soir au briefing avec les photos aériennes en disant : *Ce ne*

sont pas soixante et un que les Français ont détruits, ce sont soixante-deux ! Et je n'entends plus qu'on mette en doute la parole de mon ami le Général Leclerc. Alors à partir de ce moment-là nous étions installés dans la 3^e armée Patton !

Mais il y a eu encore plus fort que cela ! Le général Patton a voulu venir décorer Leclerc quelques jours après et j'ai remarqué qu'il voulait lui remettre la Croix de Commandeur du Mérite américain mais on la lui avait déjà remise à Oran devant moi. Alors je me suis dit : *Avec ces journalistes qui traînent par-là on va finir par dire on s'est moqué de Leclerc, on l'a décoré deux fois de la même décoration !* Au moment de passer à table le général Leclerc enlève sa cravate de Commandeur, puis son blouson. Il est en chemise avec ses étoiles. Tout à coup Patton lui dit : *Leclerc je vous ai décoré tout à l'heure, alors cela ne vous fait pas plaisir ?* – *Si, mon Général, mais si vous me donniez les vingt chars qui me manquent je serais encore plus content !* A ce moment-là on voit le général Patton se tourner en direction de son Officier d'Etat-Major : *vingt-deux chars demain pour la 2^e DB !* Nous avons vu arriver vingt-deux chars sur lesquels il y avait déjà les insignes des divisions qui les avaient eues. Et pour nous, vous comprenez, cela a été une sacrée récompense de nos efforts pour protéger la 3^e Armée.

De Saverne à Strasbourg

Alors vous me direz : *Comment vous êtes-vous débrouillés pour aller à Strasbourg ?* Eh bien cela est encore l'attelage entre le général Juin et le général Leclerc, car l'armée Patton n'allait pas du tout vers Strasbourg ; elle allait par la Sarre vers Bitch, les Vosges du nord, mais pas du tout vers Strasbourg. Donc si on restait dans l'armée Patton il n'y aurait aucune raison qu'on aille à Strasbourg. Alors le général de Gaulle a été mis dans la confidence. Il a convoqué Juin et lui a dit : *Tu vas voir Patton et tu t'arranges avec lui.* Aller voir Patton pour lui enlever un corps d'armée avec quatre divisions dont la 2^e DB, il fallait être aussi habile que le général Juin et son interprète le capitaine de Marenches pour réussir l'opération. Il avait convaincu Patton qu'avec un corps d'armée en moins il serait beaucoup plus léger et que comme cela il pourrait pénétrer le fin fond de l'Allemagne et, finalement, on est passé de la Troisième armée à la Septième armée du général Patch et d'ailleurs dès le changement le général Leclerc s'est dit : *Nous sommes dans une nouvelle armée avec le 15^e Corps qui nous a suivi ; le 15^e Corps du général Haislip qui est mon complice.* Je vais m'ouvrir à lui de mon désir d'aller à Strasbourg. Le général Haislip a été un complice parfait mais silencieux. Il a dit au général Leclerc : *Vous vous jetterez sur Strasbourg quand vous serez arrivé à Saverne, mais jusque-là n'en parlez pas car sinon on vous mettrait le barrage.* Pour faire une bonne manière aux Américains,

comme on était en avance sur eux on a pris Baccarat devant laquelle le 6^e Corps américain piétinait depuis un mois. On a pris Baccarat à revers. Les Américains de cette 7^e Armée ont commencé à nous regarder avec une certaine considération et puis il y a eu la complicité entre le commandant du 15^e Corps et le général Leclerc. Le commandant du 15^e Corps a donné ses ordres comme si on faisait une opération sur Saverne – bien sûr avec la progression par le nord, par le sud, essayer de boucher en direction de Sarrebourg/Saverne – et tout cela paraissait très logique pour le commandement américain. Et puis tout d'un coup, alors que nous étions à Saverne, en pleine nuit arriva un officier du groupe d'armées Devers nous disant : *Vous, les gens de la 2^e DB, vous êtes de bons combattants ; vous avez réussi votre opération en libérant Saverne, mais maintenant votre direction serait vers Haguenau, pensez-y !* Alors, avec l'aide de camp nous réveillons le général Leclerc en nous disant : *Nous ne pouvons quand même pas mettre ce papier sous le coude.* Et c'est là que l'on voit que c'était un chef éminent, qui réagissait au quart de tour. Il a lu le papier, l'a remis dans l'enveloppe, l'a rendu au colonel américain en lui disant : *Vous me donnerez ce papier-là à Strasbourg tout à l'heure car c'est seulement une orientation.* Et finalement il a fait l'opération Strasbourg avec les six colonnes les unes à côté des autres, se chevauchant jusqu'à la ville et, arrivé au Palais du Rhin, où il tombait un certain nombre d'obus, le général Leclerc voyant le colonel américain avec sa jeep, il l'a fait venir et lui a donné une caisse de bouteilles de champagne. Et l'Américain a publié cela ensuite dans le journal « Stars and Stripes » ; un document extraordinaire en disant : *J'ai passé là le plus beau jour de ma vie et le plus dangereux.*

Voilà comment se passaient les rapports avec les Américains. Alors vous me direz : *Vous avez eu après une campagne d'Alsace difficile.* C'est juste. Si on avait écouté le général Leclerc à Baccarat on se serait fait relever dans Strasbourg le soir même. C'était d'ailleurs avec son complice le général Haislip ce qui était entendu. Ce général américain a fait ce qu'il a pu. Il a poussé un bataillon américain sur roues, sur camions, jusqu'à Strasbourg mais étant donné qu'il y avait encore 7 ou 8 000 Allemands dans Strasbourg, on ne pouvait pas laisser les Alsaciens avec tout ce monde-là dans leur ville sans surveillance. On a donc attendu que les Américains s'alignent sur nous. On a perdu quatre jours, quatre jours essentiels car il y a eu ensuite la crue de l'Ill qui a en partie inondé la plaine d'Alsace et on se battait sur des digues avec un canon antichar en face ou sur le flanc, on avait beaucoup de pertes ; on progressait mal et peu. On est descendu ainsi comme des escargots jusqu'à Sélestat. Un jour j'ai été faire cette conférence sur la libération de Strasbourg en Suisse et les Suisses sont des gens qui font des objections quand ils trou-

vent que c'est un peu exagéré, que cela ne passe pas tout à fait la rampe ; alors à la fin, quand sont arrivées les questions, les Suisses m'ont dit : *C'est très joli l'idée du général Leclerc, mais c'était irréalisable !* Cela m'avait un peu chiffonné. J'ai dit : *Nous avions une telle supériorité aérienne que si le soir de la prise de Strasbourg si on avait été relevé à Strasbourg et on avait largué la 2^e DB en direction de Sélestat et Colmar elle y serait arrivée dans la nuit ou le lendemain matin.* Les Suisses m'ont regardé comme un aimable conférencier mais ils ne m'ont pas beaucoup cru. Or c'était une époque où j'entretenais – j'étais Chef d'Etat-Major de l'Armée de Terre – de très bons rapports avec mon collègue allemand. Et je lui dis : *Hans, si vous mettiez cela, vous qui avez tous les ordres de bataille allemands, à l'étude de la Kriegs Akademie.* Il m'a dit : *Excellente idée ! Ils disent toujours qu'on leur fait faire des choses qui n'ont pas d'intérêt. Là cela aura un intérêt à tout point de vue.* Et deux mois après le général Ferber me téléphonait : *Alain, vous aviez raison, le général Leclerc avait raison, si le soir de la prise de Strasbourg vous aviez foncé plein sud, vous arriviez à Colmar car nous n'avions plus de troupes dans la plaine d'Alsace, nous n'avions que des services.* Alors je lui ai dit : *Mais les six ou sept divisions qui étaient encore dans les Vosges ?* Ferber m'a dit : *Elles ne pouvaient plus bouger ; deuxièmement si l'aviation alliée était arrivée elle aurait pu empêcher les Allemands de vous tirer dans la vallée et vous seriez passés quand même.* Les Allemands sont donc formels, si le soir de la prise de Strasbourg on avait envoyé une division blindée vers Colmar, on arrivait à Colmar, ce qui aurait évité la campagne d'Alsace. Alors comme c'est quelquefois un sujet brûlant, je le dis devant vous car je pense qu'une chose comme cela doit être dite pour les jeunes. Quand un chef a des idées remarquables il faut savoir lui rendre hommage ; cet homme, le général Leclerc avait le sens de la manœuvre à tous les échelons y compris à l'échelon stratégique.

Alors vous me direz : *Après Strasbourg vous en avez bavé comme la 1^{re} Division française libre dans la vallée.* Oui on en a bavé jusqu'à ce qu'on prenne Colmar avec la 1^{re} Armée française et même là il a fallu cette fois l'aide des Américains. Il y a eu un corps d'armée américain qui a dû nous aider alors que l'on aurait pu foncer le soir de la prise de Strasbourg. Cela a été la bataille de clocher en clocher. Finalement on a réussi à libérer l'Alsace et puis le général de Gaulle sentant tout de même que l'Allemagne commençait à flancher n'a pas voulu qu'il y ait encore des morceaux de territoire français entre les mains de l'armée allemande : La Pointe de Grave, Lorient, etc. En conséquence, la 2^e DB a été sortie d'Alsace et on l'a envoyée en direction de Châteauroux et de là un groupement d'abord, et un deuxième groupement après, nous avons aidé les camarades FFI à

prendre la Pointe de Grave et à liquider les poches de l'Atlantique. Mais dans la division tout le monde tremblait en disant : *La guerre va se terminer sans qu'on aille en Allemagne.* Il fallait faire confiance au général Leclerc. Il était à Paris tous les jours pour secouer tout le monde en disant : *J'ai fait ce que vous avez demandé pour les poches de l'Atlantique, maintenant il faut faire ce que je demande, il faudra diriger ma 2^e DB en Allemagne car on ne peut tout de même pas avoir la première DFL qui termine dans les Alpes et la 2^e DB qui termine à la pointe de Grave.* Alors le général Juin a été extrêmement compréhensif, en disant : *Leclerc a raison, il faut l'aider.* Et le général Leclerc est allé utiliser ses amitiés américaines, y compris le général Bedel Smith qui était le Chef d'Etat-Major d'Eisenhower et, finalement, au moins la moitié de la 2^e DB a passé le Rhin et là encore le général Leclerc a envoyé un message disant : *Videz tous les coffres de munitions, tous les camions de munitions, et vous mettez du carburant à la place.* Ce que nous avons fait. Nous sommes arrivés dans les centres américains. Nous leur avons dit : *Voilà on vous rend les munitions mais mettez-nous des jerricanes à la place.* Finalement, grâce à cela, nous sommes arrivés jusqu'à Munich puis en concurrence avec la fameuse 101^e Division américaine pour Berchtesgaden. Est-ce que les Américains avaient calculé le coup ? Ce n'est pas

artilleur de chez nous qui s'appelait le Capitaine Laurent Touyeras qui a eu l'idée de monter avec sa jeep au Berghof. Il est monté seul, avec l'autorisation du colonel de Guillebon – son conducteur s'appelait Borg comme le joueur de tennis – qui avait une telle trouille que Touyeras se rendant compte que la jeep commençait à faire des sinusoïdes sur la route, c'est lui qui a fini par prendre le volant. Ils sont arrivés à un moment sur une colonne de jeunes Allemands qui n'étaient pas en tenue vert-de-gris mais en tenue genre kaki. C'étaient les troupes qui soi-disant étaient chargées des populations. Mais quand Touyeras a regardé leur bras, il a vu les tatouages SS. Il les a priés de balancer leurs armes dans le ravin, puis il a continué. Il est arrivé comme cela jusqu'au Berghof qui avait déjà été en partie incendié par l'aviation, mais enfin il y avait encore une clôture, un portail, quelque chose qui fermait, et comme il ne pouvait pas passer, il a poussé avec le pare-choc de sa jeep sur un portail et c'est à ce moment-là que tout a explosé. Autrement dit il y avait là des hommes du Génie allemand, qui pour faire en sorte que nous ne piétinions pas les salons d'Hitler avaient préparé de tout faire sauter.

Mais comme le disait tout à l'heure votre Présidente, j'ai tout de même le lendemain trouvé dans le bureau d'Hitler, en butant sur quelque chose en métal, l'anneau de la hampe du drapeau Leibstandarte Adolf Hit-



Prise de guerre au Berghof, la voiture blindée d'Hitler à la Boissserie.

impossible. C'étaient deux divisions qui venaient d'avoir la citation présidentielle de Roosevelt, donc deux divisions qu'on voulait récompenser. Mais les Américains sont arrivés sur Berchtesgaden-Ville avant nous. Moi j'arrivais de Paris en jeep et j'ai vu la fausse manœuvre comme je vois cette salle. Les Américains ont vu la pancarte Berchtesgaden, ils sont rentrés dans le bourg, mais il y avait sur la droite le Berghof et c'était le nid d'aigle d'Hitler. Nous avons laissé les Américains rentrer dans Berchtesgaden – moi je ne commandais plus rien puisque j'étais déjà en mission entre la DB et Paris, et finalement c'est un

ler (1), c'est-à-dire du régiment qui porte son nom. Deuxièmement dans les souterrains vingt-quatre heures après j'ai trouvé « Vers l'armée de métier » écrit par un certain « Gaullix » parce que l'éditeur français de l'époque avait trouvé ce subterfuge, mais je suis sûr qu'il était annoté par Hitler car à force de voir dans le souterrain des documents d'Hitler on finissait par reconnaître cette écriture qui descendait toujours avec des exclamations en allemand. Il y en

(1) Il est aujourd'hui au Musée de l'Ordre de la Libération.

avait plusieurs pages. Et, fier comme Artaban, je suis sorti des souterrains avec le livre dans mon blouson. Là j'ai été arrêté par les Américains qui avaient la sécurité des lieux depuis minuit. Ils m'ont fouillé, ils ont trouvé ce livre, j'ai voulu le reprendre, ils l'ont jeté sur un brasero qui était là. Je me suis jeté sur le brasero, mais ils m'ont mis la mitraillette sous le nez.

Mais je me suis vengé avec la voiture d'Hitler parce que le général Leclerc m'a demandé, comme le raconte très bien Geneviève, de ramener cette prise de guerre de valeur, qui était la voiture fermée Mercedes blindée d'Hitler qui pesait sept tonnes et Geneviève s'est assise dedans avec ma future femme et la chienne Fluffy. Je crois me souvenir que la chienne s'est soulagée sur le tapis d'Hitler !

Oui, oui, dit Geneviève en riant, la chienne s'est soulagée !

Voilà ce que je tenais à vous dire en vous rappelant que nous avons vécu cette guerre avec un tas de jeunes qui avaient nos âges une aventure extraordinaire pour la France.

Applaudissements prolongés

Malgré l'heure très avancée, le débat est ouvert.

RICHARD DE COURSON : Je suis Richard de Courson. Je suis le petit-fils d'une de vos compagnes qui s'appelait Germaine de Courson. Il se trouve que ses petits-enfants n'ont pratiquement jamais entendu parler d'elle à Ravensbrück parce que nos parents ne pouvaient en parler et donc Mme Denise Vernay m'a suggéré de faire appel à vos souvenirs pour obtenir des témoignages que nos parents n'ont pas pu nous donner. Je vous en remercie par avance.

(Pour communiquer avec Richard de Courson écrivez à l'ADIR qui fera suivre)

GÉNÉRAL DE BOISSIEU : En voyant M. de Courson je lui ai demandé s'il était parent du capitaine de Courson qui a été tué lors de l'attaque de Ville-sur-Ilion. Il me dit que c'est le père de son cousin germain. C'était un garçon tout à fait remarquable qui avant la guerre avait fait je ne sais combien de pèlerinages avec le Père Domœur et qui était entré dans la Résistance assez tôt. Sachant que j'étais à la 2^e DB il est venu me voir du côté de Troyes et nous avons passé la soirée ensemble et raconté un certain nombre de souvenirs. C'est pour vous dire que cette famille a été très méritante pendant la guerre.

Applaudissements

JACQUELINE FLEURY : Je pense que nous pouvons remercier le général de Boissieu pour cette intervention passionnante...

GERMAINE TILLION : Oui, mais en tant que doyenne, permettez-moi de remercier le Général au nom de toute l'ADIR. Nous étions tellement isolées ! De temps en temps nous avions une petite nouvelle de ce qui se passait en Afrique, mais je me sou-

IN MEMORIAM

JACQUELINE MELLA



Pendant combien d'années, en arrivant boulevard Saint-Germain n'avons-nous pas été accueillies par le sourire de Jacqueline ! Nos sautes d'humeur d'anciennes déportées, nos bizarreries n'altéraient pas sa bonne humeur : toujours bienveillante, elle nous comprenait et assurait sans bruit, modestement, le secrétariat administratif de l'ADIR où elle venait travailler quotidiennement depuis sa retraite.

Jacqueline Mella avait elle-même passé plus de six mois en prison en 1943 et avait été libérée grâce à son art de jouer les innocentes, comme sut aussi le faire notre première présidente Maryka Delmas. Jacqueline « travaillait » pourtant bel et bien pour le réseau de renseignements *Centurie-Navarre* de l'Organisation Civile et Militaire. Son frère était à Londres, dans la branche « renseignements » du BCRA et son beau-frère pilote dans la RAF.

L'année 1944 l'a retrouvée dans les rangs de l'OCM, où elle échappa aux arrestations massives de cette époque.

viens quand j'ai pour la première fois entendu parler d'une France libre qui se battait. Ce n'était plus une parole, c'étaient des gens qui avaient un fusil à la main et qui étaient vraiment en train de faire le grand boulot comme vous l'avez fait.

Mais d'abord vous vous êtes évadé d'Allemagne, ensuite vous avez été en Russie, ensuite vous êtes arrivé à vous sortir de là et ensuite vous avez été sur tous les fronts...

Merci à vous !

Vifs applaudissements

GÉNÉRAL DE BOISSIEU (ému) : Je suis très heureux en tant qu'ancien Grand Chancelier de féliciter une des femmes Grand Croix de l'Ordre qui se trouve devant nous – il y en avait une autre tout à l'heure (*Geneviève s'était retirée*) – et vous toutes qui avez été récompensées.

Tout à l'heure je n'ai pas voulu parler des femmes car je n'ai pas voulu faire de *distingo* mais toute cette campagne nous l'avons faite avec des femmes, des ambulancières, des infirmières, jusqu'au bout et je dois vous dire qu'elles sont entrées dans certains villages avant les chars. Vous me direz qu'elles étaient un peu perdues, mais avaient la charge d'y aller et je vous assure que pour un blessé le fait de voir un visage de femme qui se penche sur vous c'est déjà une partie de la douleur qui s'en va.

Merci !

Applaudissements prolongés

A la libération, elle participa avec Maryka Delmas à la création de l'Association des Prisonnières de la Résistance, l'APR qui, après la réquisition des quatre étages du 4, rue Guynemer, prépara activement le retour des déportées.

Après la création de l'ADIR, successeur de l'APR, Jacqueline Mella reprit sa carrière professionnelle jusqu'à ce que, à l'heure de la retraite, elle consacre tout son temps, bénévolement, au secrétariat administratif de l'ADIR.

C'est là, au bout de 23 années de joyeux dévouement, que la maladie a commencé à l'atteindre et elle partit s'installer dans une maison de retraite près de Paris. La maladie progressait, mais jamais nous ne la vîmes se plaindre de la solitude ou de la longueur des journées. D'épreuves en épreuves jusqu'à la perte complète de la parole, sa sérénité et son sourire vous accueillait toujours. Et pourtant, la grande épreuve de sa vie, la sinistre année 1944 où elle a vu disparaître ses meilleurs camarades de résistance, était toujours présente en elle. « Mon cœur est un cimetière », dit-elle un jour à un proche.

Nous portons toutes en nous les traces cruelles de la guerre 1939-45, mais il y avait en Jacqueline une élégance particulière dans sa manière de dominer sa souffrance.

Anise Postel-Vinay

CARNET FAMILIAL

DÉCÈS

Nous avons le vif regret de vous faire part du décès de :

Renée-Cécile Lambert, Magagnosc, le 31 décembre 2000.

Madeleine Trzcinski (27281), Fayence, le 3 mai 2001.

DÉCORATION

A été nommée Chevalier dans l'Ordre national de la Légion d'Honneur : Yvonne Lointier (42442), Aubenas.

Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n°s par an).

Cotisation membre : 150 F.

Cotisation membre de soutien : 300 F.

Etablir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,
24, avenue Duquesne, 75007 Paris

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement à la Commission paritaire : 01 325
Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue, N° 2969